

Séquence 2 – Quel réalisme dans la fiction romanesque ?

Objet d'étude : Le personnage de roman du XVIIIe siècle à nos jours

Etude d'une œuvre intégrale et d'un groupement de textes.

1) Oeuvre intégrale : Corniche Kennedy, de Maylis de Kerangal, édition Folio ou Folio plus classiques

Problématique : En quoi consiste le réalisme de la peinture des personnages de ce roman ?

Lectures analytiques en vue de la première partie de l'oral :

- 1) Incipit jusqu'à « où chacun passe, ramasse, multiplie, capte, fourgue. » (p 14 édition Folio)
- 2) Le plongeon, de « Dix minutes qu'ils sont seuls sur le Just to Do It » à « dans un plus vaste monde » (p 47-48 édition Folio)
- 3) Capture des filles du bateau de « L'aube, maintenant » à « se les fader toute la nuit ? » (p. 154-156 édition Folio)

Lectures et activités menées en vue de la seconde partie de l'oral :

Parcours de lecture / pistes suivies dans l'œuvre :

Les procédés de la narration (travail sur la temporalité, le rythme du récit, la focalisation) : une écriture complexe
Le réalisme : la description comme moteur de l'action des personnages adolescents, une écriture moderne, un travail de brouillage des genres
Le motif du plongeon

Invention :

Sujet au choix parmi les deux suivants :

- a) Dans une lettre adressée à son père, Suzanne justifie son désir de s'intégrer au sein de la bande de la Plate et de participer aux plongeurs.
- b) Posté(e) à une fenêtre, vous observez un lieu. En vous inspirant des procédés employés dans les textes du corpus, rédigez la description détaillée de ce paysage, de façon à ce qu'elle reflète votre état d'âme.

Histoire des arts :

● Le saut dans les arts

Le mythe d'Icare : Etude du traitement du mythe par Brueghel l'Ancien (*Paysage avec la chute d'Icare*), Philippe Desportes (« Icare est chu ici... »), Mano Solo (« La Liberté ») et mise en relation avec le motif du plongeur chez Maylis de Kerangal.
Le travail de Bill Viola sur l'eau : Recherches sur l'œuvre de Bill Viola et mise en relation avec le motif du plongeur chez Maylis de Kerangal.

Ascension : <http://www.dailymotion.com/video/k18C5zAxm9A9pC5B6zN>

Tristan's Ascension : http://www.dailymotion.com/video/x1f00y5_tristans-ascension-the-sound-of-a-mountain-under-waterfall-2001_news#from=embediframe ou <http://www.dailymotion.com/video/k1CVAX0AOdkmSf5B7e2>

Reflecting pool : <https://www.youtube.com/watch?v=GHdX7sApIMc>

● La représentation de l'adolescence au cinéma

Etude de *A nos amours* de Maurice Pialat dans le cadre de l'opération « Lycéens au cinéma » : le naturalisme au cinéma, la représentation de la jeune fille.

- Spectacle de théâtre : toute la classe est allée voir et a analysé la mise en scène de *Réparer les vivants* par Sylvain Maurice au théâtre de Sartrouville le 6 février 2016

Lecture cursive : lecture conseillée de *Réparer les vivants*

Ils se donnent rendez-vous au sortir du virage, après Malmousque, quand la corniche réapparaît au-dessus du littoral, voie rapide frayée entre terre et mer, lisière d'asphalte. Longue et mince, elle épouse la côte tout autant qu'elle contient la ville, en ceinture les excès, congestionnée aux heures de pointe, fluide la nuit - et lumineuse alors, son tracé fluorescent sinue dans les focales des satellites placés en orbite dans la stratosphère. Elle joue comme un seuil magnétique à la marge du continent, zone de contact et non frontière, puisqu'on la sait poreuse, percée de passages et d'escaliers qui montent vers les vieux quartiers, ou descendent sur les rochers. L'observant, on pense à un front déployé que la vie affecte de tous côtés, une ligne de fuite, planétaire, sans extrémités : on y est toujours au milieu de quelque chose, en plein dedans. C'est là que ça se passe et c'est là que nous sommes.

Un panneau d'affichage leur sert de repère : derrière le poteau, le parapet révèle une ouverture sur un palier de terre sablonneuse semé de chardons à guêpes et de gros taillis inflammables, lesquels s'écartent à leur tour pour former des passages vers les rochers.

On sait qu'ils vont venir quand le printemps est mûr, tendu, juin donc, juin cru et aérien, pas encore les vacances mais le collège qui s'efface, progressivement surexposé à la lumière, et l'après-midi qui dure, dure, qui mange le soir, propulse tout droit au cœur de la nuit noire. Chaque jour il y en a. Les premiers apparaissent aux heures creuses de l'après-midi, puis c'est le gros de la troupe, après la fin des cours. Ils surgissent par trois, par quatre, par petits groupes, bientôt sont une vingtaine qui soudain forment bande, occupent un périmètre, quelques rochers, un bout de rivage, et viennent prendre place parmi les autres bandes établies çà et là sur toute la corniche.

La plupart auront pris le bus, le 83 ou le 19, le métro pour ceux qui viennent du nord, et quelques autres, ceux-là plus rares, débouleront en scooter ou sur tout autre engin terrible dont ils auront augmenté la puissance d'un pot de détente disproportionné – on les entend venir de loin, lancés sur leur bolide, ils ralentissent dans le virage, accélèrent en fin de courbe, blindent sur cinquante mètres, freinent à mort à hauteur du panneau, alors dérapage contrôlé, pneus qui crissent, hop sur le trottoir, vroum vroum, reprise de moteur deux ou trois fois d'un coup de poignet viril et ils coupent tout-des p'tits cons.

Sitôt sur le palier, ils écartent les taillis qui obstruent la descente, gueulent si éraflés - feuilles canifs vert-de-gris -, et passé la barrière végétale, la pente est escarpée, le bruit de leurs baskets résonne sur les rochers bam bam, lentement, puis de plus en plus rapide, et alors les voilà sur la plate-forme, et sous la ville en somme, sous le vacarme de la quatre voies compacté en arrière-plan sonore, souffle caverneux - un réfrigérateur que l'on ouvre la nuit dans une cuisine déserte -, et quand se greffe la stridence d'une Maserati ou le flat six d'une Porsche 911, tous sursautent, et reconnaissent.

Illico s'agglutinent les uns aux autres, se touchent, se frottent, se bousculent, se font la bise – si fille-fille ou fille-garçon –, se tapent dans la main, paume sur paume, poing sur poing, phalange contre phalange – si garçon-garçon –, s'invectivent³, exclamatifs, crus, juvéniles, agglomèrent leurs sacs, baskets, sandales, tongs, vêtements, casques, étendent leurs serviettes à touche-touche ou les disposent en soleil avec au milieu un lecteur radio pourri, deux ou trois litres de Coca, des paquets de clopes, alors les éclats de leur voix ricochent sur la pierre, rebondissent et s'entremêlent, clameur splendide, brouhaha qui les fusionne autant qu'il les fissure, éclate, mat et sec, tandis qu'en face, sur le front de mer, les rideaux s'écartent aux fenêtres des hôtels luxueux et des villas rococo, éblouissantes à travers le feuillage citronné des jardins – et, parmi eux, ceux de la chambre d'une adolescente qui a collé son front contre la vitre pour en éprouver le contact glacé, s'y écrase maintenant la face comme si elle cherchait l'air du dehors, et regarde en bas, bouche ouverte, nez tordu, cœur palpitant –, et plus loin encore, en arrière de la route, sur la haute façade d'un immeuble blanc de belle architecture, les stores bougent aux ouvertures – et, parmi eux, ceux du bureau d'un homme solitaire qui a glissé ses prunelles orageuses et veloutées entre deux lattes, bientôt sortira braquer sur la plate-forme ses jumelles de haute précision, et observe, silhouette corpulente, masse sombre à l'affût –, des bouches mastiquent, tiens, revoilà la racaille, la saleté, et pourtant restent des heures collées aux carreaux, figures hypnotisées par ce monde brûlant où chaque silhouette est une forme mordante, chaque ombre une découpe précise, un trait d'encre rapide, mortels touchés au cœur par ce bloc de vie qui prend corps à mesure qu'il se disloque et se réarticule, à la manière d'une constellation fébrile, fascinés par cette troupe où chacun se précipite autant qu'il suit son idée, vient y mener sa propre affaire, retourner ses poches et apporter ses prises, pour les balancer entre tous, où chacun passe, ramasse, multiplie, capte, fourgue.

Dix minutes qu'ils sont seuls sur le Just to Do It, l'air fermente la lumière du soir décolore peu à peu le Cap, faut faire quelque chose, faut y aller maintenant. A contre-jour les peaux s'assombrissent quand les dents rutilent d'un blanc de céruse.

5 Eddy coupe court à la conversation, se racle la gorge et annonce d'une voix ferme ouais, ouais, alors on est pareils, t'as qu'à me suivre, t'as qu'à faire comme moi - il hésite à se rétracter soudain, sait qu'il joue gros : s'il saute le premier, il prend le risque que la fille s'échappe par l'arrière du Cap et atteigne la quatre voies avant que les autres soient remontés à temps pour la retenir, il sait aussi que ceux qui l'observent comme on s'obsède du chef ne seront pas dupes, et qu'il met en jeu son autorité. La fille l'interroge, t'as peur alors ? Eddy jette un œil en bas, lui aussi mordoré maintenant, la peau brune piquetée de minuscules auréoles blanches et poudreuses que le sel séché

10 aura déposées, et qui sent le Big Mac, la Malboro et la mer à cargos, lui aussi les boucles épaisses, mais la dent de requin sur le ras du cou coquillages, et souple, nerveux, mobiles, les yeux vifs sous les paupières gonflées, il lui plaît tout autant, vu de près, que lorsqu'elle l'épiait à s'en brûler les prunelles derrière sa fenêtre.

Il opte pour précipiter le mouvement, elle fait tout pour prolonger leur face-à-face, il le sent et elle l'entend qui approuve. Ils savent tout et, forts de cet axiome sensible - une autre attraction, latérale celle-là -, ils mélangent

15 leurs présences physiques et aléatoires, entremêlent leur force, s'agencent et se combinent sans même se toucher ; sont comme les fauves qui se cherchent dans le bruissement des clairières tropicales : leurs corps sont leur messenger, leurs mouvements leur porte-parole.

C'est le grand rodéo qui se met en branle, qui prend corps entre eux et dilate leur cœur. Ouais j'ai le vertige, c'est sûr, Eddy rigole, quand je saute, j'hallucine, je me disloque, je deviens gigantesque, puis il regarde au loin et

20 ajoute, s'enfoncer là-dedans, j'aime ça. Elle l'écoute, ajuste son maillot - les index lissent l'ourlet de la culotte, à même la peau des fesses -, puis il déclare ok, on va y aller en même temps. Elle hoche la tête, et un frisson la parcourt tout entière, passe sous sa peau, des picots de chair apparaissent, les minipoils se dressent au garde-à-vous. Une fois en position de départ, d'un coup la voilà pâle, les cernes creusés, elle est exsangue. Eddy ne dit rien. Il voudrait tout arrêter mais sur le Just to Do It, le scénario s'est emballé. Il vient à son tour se mettre en place à côté

25 d'elle, ils font la même taille, trente centimètres les séparent. Ils prennent leur respiration, décomptent les secondes, trois, deux, un...go !, se précipitent alors dans le ciel, dans la mer, dans toutes les profondeurs possibles, et quand ils sont dans l'air, hurlent ensemble, un même cri, accueillis soudain plus vivants et plus vastes dans un plus vaste monde.

Corniche Kennedy, Maylis de Kerangal, extrait 3 (la capture des filles du bateau) p 154-156

L'aube maintenant, l'aube en personne, vaste et fonceuse. Sylvestre Opéra coulisse la baie vitrée de son bureau et sort sur la terrasse, il a mal dormi, il est hirsute, il fouille ses poches avec des gestes mécaniques, ne trouve pas ses cigarettes, ni son doseur de sucre, à ses pieds la bouteille de vodka est vide, cela fait longtemps qu'il ne s'était pas soulé, il avance au dehors en se frottant les yeux, tout est silencieux, il pleut, son pied glisse, Sylvestre

5 regarde autour de lui : des tâches humides maculent le sol, pastilles d'un brun rougeâtre éclatées sur les façades des toits et les chaussées, sur les chapeaux et les plantes, sur le pelage des animaux, v'la les bouts rouges, murmure-t-il. Sylvestre connaît ces capsules d'eau et de sable que des vents puissant auront ramassées dans les déserts d'Afrique avant de leur faire traverser la mer, v'la les bouts rouges, c'est mauvais signe, prédisent les superstitieux, et pour un peu on sonnerait la cloche, puisque la pluie est lourde alors, et tiède, qu'elle grippe les outils qu'on aura laissés

10 dehors, ravine les habitations, macule les draps oubliés sur la corde à linge, puisqu'elle enfle les fleuves, blesse les oiseaux, ensanglante le paysage, salope tout.

Cette nuit, Sylvestre et ses hommes ont arraisonné le Will du Moulin, qui détalait comme un lièvre vers les îles du Frioul. Il y avait deux filles dans le bateau, deux Russes effectivement – le cœur d'Opéra vrille et sa température monte –, sportives, yeux froids yakoutes et chevelures ukrainiennes, tatouées au ventre, de grands pieds

15 bronzés. Elles jouent les étonnées, prétendent ne pas connaître un mot de français, le bateau inspecté ne livre aucune trace de trafic de poudre hormis un sac de cash – cinq mille euros – et un carnet qu'Opéra compulse aussitôt, des mots s'y alignent en français, des mots qu'il n'a jamais croisés, le Diesel, les Maures, la Baudroie, il brandit chaque page en travers d'une source lumineuse, cherchant à lire, ensevelis sous d'autres ou écrits à l'encre sympathique, les noms des Antoine, celui de Tony de La Ciotat, celui de l'ex-gérant du Chantaco, cherchant à lire le nom de Tania,

20 s'aimerait cryptologue. Si fiévreux qu'il tombe de tout son long au beau milieu du quai où l'on vient amarrer le voilier, on lui tapote la joue, on l'asperge de flotte, on lui tend un sucre, il reprend du poil de la bête, demande qu'on embarque les deux filles du Will, il est minuit, un petit convoi se met en branle vers l'immeuble de la Sécurité où ceux de la Plate se sont rhabillés et grelottent, ahuris de s'être fait prendre, ils connaissaient pourtant la durée de la grande figure, avaient chronométré leur retraite. A présent, ils se posent des questions, se demandent pourquoi

25 Opéra était sur le pied de guerre, pourquoi ceux de la Sécurité étaient-ils déjà sur la Plate à leur sortie de l'eau, veulent savoir où sont passés Eddy, Mario et Suzanne, s'inquiètent et s'excitent d'hypothèses exagérées – identifié comme le meneur, Eddy a été arrêté avec ses deux comparses et mis au secret, les hommes du Jockey le retiennent pour en faire un exemple -, ils attendent, ils voudraient sortir d'ici mais les parents n'arrivent pas - ils n'arrivent jamais, on a dit pourquoi -, les agents, eux, s'impatientent qu'est-ce qu'on va en faire de ces gosses, on va se les fader toute la nuit ?

30

Le saut dans les arts

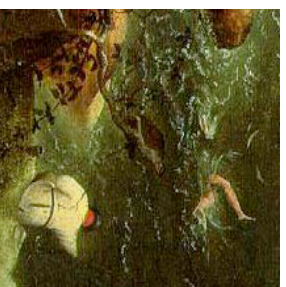
I. La tombe du plongeur à Paestum

Fresque représentant un plongeur, sur le couvercle d'une tombe, nécropole de la cité grecque de Posédonia (Paestum, Italie du Sud), datée du premier quart du Ve siècle avant J.C., Musée de Paestum, Italie



II. Le mythe d'Icare

Document 1 – Pieter Bruegel l'Ancien, *Paysage avec la chute d'Icare* (œuvre et détail), huile sur panneau de bois, (73,5 x 112 cm, Bruxelles, Musées royaux des Beaux-arts, 1558)



Document 2 - Philippe Desportes (1546-1606), « Icare est chu ici... », *Les Amours d'Hippolyte* (*Premières aures*, 1573), orthographe modernisée

Icare est chu ici, le jeune audacieux,
Qui pour voler au Ciel eut assez de courage :
Ici tomba son corps dégarni de plumage,
Lassant tous braves cœurs de sa chute envieux.

Ô bien-heureux travail d'un esprit glorieux,
Qui tire un si grand gain d'un si petit dommage !
Ô bien-heureux malheur, plein de tant
d'avantages
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux !

Un chemin si nouveau n'étonna sa jeunesse,
Le pouvoir lui faillit et non la hardiesse,
Il eut, pour le brûler, des astres le plus beau.

Il mourut poursuivant une haute aventure,
Le Ciel fut son désir, la Mer sa sépulture.
Est-il plus beau dessein, et plus riche tombeau ?

Document 3 - Mano Solo (1963-2010), « La Liberté », album *Je sais pas trop* (1997)

La liberté se paie
Par un linceul de regrets
Mais ai-je vraiment eu tort ?
Tous les chemins ne mènent-ils pas à la mort ?
Qui n'échangerait pas cent ans d'ennui
Contre trente-cinq ans de vie ?
J'ai voulu voler

Pas voulu marcher
Voulu réchauffer ma couenne de papier

J'ai joué avec le soleil qui m'a cramé les ailes
Mais je l'ai vu de si près
Que peu de gens peuvent en dire autant

Oui j'ai vécu si fort
Que j'ai tué ce corps
Fondu désintégré en plein élan
Comme une statue éphémère
En suspens dans l'air

Les plus belles femmes du monde
Se sont penchées sur mon cas
Au moins cinq secondes
J'ai été riche à millions
De tous ces p'tits corps si mignons mignons

La liberté ou la mort :
J'aurai eu les deux
La liberté ou la mort
C'est mieux que d'finir vieux

J'ai joué avec le soleil qui m'a crevé les ailes
Mais je l'ai vu de si près
Que peu de gens peuvent en dire autant

La liberté ou la mort :
J'aurai eu les deux
La liberté ou la mort
C'est mieux que d'finir vieux

III. L'art vidéo : le travail de Bill Viola sur l'eau :

Ascension : <http://www.dailymotion.com/video/K18C5zAxm9A9pG3B6zN>

Tristan's Ascension : http://www.dailymotion.com/video/x1f0b05-tristans-ascension-the-sound-of-a-mountain-under-waterfall-2001_news#from=embediframe ou

<http://www.dailymotion.com/video/K1CVAX0AOdkmS15B7e2>

Reflecting pool : <https://www.youtube.com/watch?v=GHdX7sApIMc>

Séquence 2 – Quel réalisme dans la fiction romanesque ?

Objet d'étude : Le personnage de roman du XVIIIe siècle à nos jours

Etude d'une œuvre intégrale et d'un groupement de textes.

2) Groupement de textes : ville et personnage dans le roman contemporain

Lectures analytiques en vue de la première partie de l'oral :

4) Michel Butor, *L'Emploi du temps* de « Il y a quatre jours, le 16 août » à « ne l'as-tu pas encore suffisamment éprouvé ? »

5) Marguerite Duras, *Un Barrage contre le Pacifique*, de « Elle n'avait pas imaginé que ce devait être un jour qui compterait dans sa vie que celui où, pour la première fois, seule, à dix-sept ans, elle irait à la découverte d'une grande ville coloniale. » à « C'était elle, elle qui était méprisable des pieds à la tête. »

Lectures et activités menées en vue de la seconde partie de l'oral :

Lectures cursives en vue de la seconde partie de l'oral

- Dans quelle mesure la ville est-elle, au-delà d'un simple décor de la fiction romanesque, un personnage de roman à part entière ?

Extrait de *L'Education sentimentale* (V, « Trois mois d'ennui ») de Gustave Flaubert de V, de « Frédéric descendit l'escalier marche à marche. » à « atténuait la fatigue de les regarder. »

Incipit de *L'Assommoir* d'Emile Zola de « L'hôtel se trouvait sur le boulevard de la Chapelle » à « où elle se noyait, continuellement. »

Extrait de Louis Aragon, *Aurélien*, de « Bérénice savourait sa solitude. » à « parce qu'elle aurait fait du mal à quelqu'un... »

- La construction du personnage romanesque : ambitions et désillusions du jeune héros face à la grande ville

Extrait du *Père Goriot* d'Honoré de Balzac, de « Eugène de Rastignac était revenu dans une disposition d'esprit que doivent avoir connu les jeunes gens supérieurs » à « et lui donnèrent soit des distinctions »

Extrait du *Voyage au bout de la nuit* de Céline, de « Comme si j'avais su où j'allais, j'ai eu l'air de choisir encore et j'ai changé de route, j'ai pris sur ma droite une autre rue » à « un tout minuscule guichet entre de hautes arches, c'est tout. »

Extrait de *Désert* de J.M.G. Le Clézio, de « Lalla continue à marcher, en respirant avec peine. » à « elle redescend vers la mer, le long des rues silencieuses. »

Invention

Écrivez une première page de roman d'apprentissage moderne mettant en scène les débuts dans une grande ville d'un jeune homme ou d'une jeune femme ayant l'intention de réussir. Vous rédigerez cette première page en jouant sur les attentes du lecteur et sur son besoin de nouveauté.

Histoire des arts

La classe a étudié le parcours du héros de *Match Point* de Woody Allen dans le cadre de l'opération « Lycéens au cinéma »

Lectures personnelles :

Sorties culturelles :

Frédéric Moreau est un jeune étudiant, installé à Paris, qui est tombé amoureux de Madame Arnoux, une femme mariée. Il ne parvient pas à l'approcher.

Frédéric descendit l'escalier marche à marche. L'insuccès de cette première tentative le décourageait sur le hasard des autres. Alors commencèrent trois mois d'ennui. Comme il n'avait aucun travail, son désœuvrement renforçait sa tristesse.

5 Il passait des heures à regarder, du haut de son balcon, la rivière qui coulait entre les quais grisâtres, noircis, de place en place, par la bavure des égouts, avec un ponton de blanchisseuses amarré contre le bord, où des gamins quelquefois s'amusaient, dans la vase, à faire baigner un caniche. Ses yeux délaissant à gauche le pont de pierre de Notre-Dame et trois ponts suspendus, se dirigeaient toujours vers le quai aux Ormes, sur un massif de vieux arbres, pareils aux tilleuls du port de Montereau. La tour Saint-Jacques, l'Hôtel de Ville, Saint-Gervais, Saint-Louis, Saint-Paul se levaient en face, parmi les toits confondus, – et le génie de la colonne de Juillet resplendissait à l'orient
10 comme une large étoile d'or, tandis qu'à l'autre extrémité le dôme des Tuileries arrondissait, sur le ciel, sa lourde masse bleue. C'était par-dérrière, de ce côté-là, que devait être la maison de Mme Arnoux.

Il rentrait dans sa chambre ; puis, couché sur son divan, s'abandonnait à une méditation désordonnée : plans d'ouvrages, projets de conduite, élanements vers l'avenir. Enfin, pour se débarrasser de lui-même, il sortait. Il remontait, au hasard, le Quartier latin, si tumultueux d'habitude, mais désert à cette époque, car les étudiants étaient partis dans leurs familles. Les grands murs des collèges, comme allongés par le silence, avaient un aspect plus morne encore ; on entendait toutes sortes de bruits paisibles, des battements d'ailes dans des cages, le ronflement d'un tour, le marteau d'un savetier ; et les marchands d'habits, au milieu des rues, interrogeaient de l'oeil chaque fenêtre, inutilement. Au fond des cafés solitaires, la dame du comptoir bâillait entre ses carafons remplis ; les journaux demeuraient en ordre sur la table des cabinets de lecture ; dans l'atelier des repasseuses, des linges
15 frissonnaient sous les bouffées du vent tiède. De temps à autre, il s'arrêtait à l'étalage d'un bouquiniste ; un omnibus, qui descendait en frôlant le trottoir, le faisait se retourner ; et, parvenu devant le Luxembourg, il n'allait pas plus loin.

Quelquefois, l'espoir d'une distraction l'attirait vers les boulevards. Après de sombres ruelles exhalant des fraîcheurs humides, il arrivait sur de grandes places désertes, éblouissantes de lumière, et où les monuments
25 dessinaient au bord du pavé des dentelures d'ombre noire. Mais les charrettes, les boutiques recommençaient, et la foule l'étourdissait, – le dimanche surtout, – quand, depuis la Bastille jusqu'à la Madeleine, c'était un immense flot ondulant sur l'asphalte, au milieu de la poussière, dans une rumeur continue ; il se sentait tout écoeuré par la bassesse des figures, la niaiserie des propos, la satisfaction imbécile transpirant sur les fronts en sueur ! Cependant, la conscience de mieux valoir que ces hommes atténuait la fatigue de les regarder.

Emile Zola (1840-1902), *L'Assommoir* (1877), incipit

Gervaise, arrivée à Paris depuis peu pour suivre son amant et le père de ses enfants Lantier, se rend compte que Lantier a encore une fois découché.

L'hôtel se trouvait sur le boulevard de la Chapelle¹, à gauche de la barrière Poissonnière². C'était une
masure³ de deux étages, peinte en rouge lie de vin jusqu'au second, avec des persiennes pourries par la pluie. Au-dessus d'une lanterne aux vitres étoilées, on parvenait à lire entre les deux fenêtres : *Hôtel Boncoeur, tenu par Marsoullier*,
5 en grandes lettres jaunes, dont la moisissure du plâtre avait emporté des morceaux. Gervaise, que la lanterne gênait, se haussait, son mouchoir sur les lèvres. Elle regardait à droite, du côté du boulevard de Rochechouart, où des groupes de bouchers, devant les abattoirs, stationnaient en tabliers sanglants ; et le vent frais apportait une puanteur par moments, une odeur fauve de bêtes massacrées. Elle regardait à gauche, enfilant un long ruban d'avenue, s'arrêtant presque en face d'elle, à la masse blanche de l'hôpital de Lariboisière, alors en construction. Lentement, d'un bout à l'autre de l'horizon, elle suivait le mur de l'octroi², derrière lequel, la nuit, elle entendait parfois des cris
10 d'assassinés ; et elle fouillait les angles écartés, les coins sombres, noirs d'humidité et d'ordure, avec la peur d'y découvrir le corps de Lantier, le ventre troué de coups de couteau. Quand elle levait les yeux, au delà de cette muraille grise et interminable qui entourait la ville d'une bande de désert, elle apercevait une grande lueur, une poussière de soleil, pleine déjà du grondement matinal de Paris. Mais c'était toujours à la barrière Poissonnière qu'elle revenait, le cou tendu, s'étourdissant à voir couler, entre les deux pavillons trapus de l'octroi, le flot
15 ininterrompu d'hommes, de bêtes, de charrettes, qui descendait des hauteurs de Montmartre et de la Chapelle. Il y avait là un piétinement de troupeau, une foule que de brusques arrêts étalaient en mares sur la chaussée, un défilé sans fin d'ouvriers allant au travail, leurs outils sur le dos, leur pain sous le bras ; et la cohue s'engouffrait dans Paris où elle se noyait, continuellement.

1. La Chapelle : quartier misérable du Paris du XIX^{ème} siècle.

2. Barrière Poissonnière, octroi : murs qui dessinent les limites de Paris à cette époque.

3. Masure : petite habitation délabrée.

Le roman relate l'amour passionné mais avorté entre Bérénice, jeune provinciale, et Aurélien, lors de l'hiver 1921-1922. Bérénice passe son temps libre dans Paris.

5 Bérénice savourait sa solitude. Pour la première fois de sa vie elle était maîtresse d'elle-même. Ni Blanchette ni Edmond¹ ne songeaient à la retenir. Elle n'avait pas même l'obligation de téléphoner pour dire qu'elle ne rentrait pas déjeuner quand l'envie lui prenait de poursuivre sa promenade. Oh, le joli hiver de Paris, sa boue, sa saleté et brusquement son soleil ! jusqu'à la pluie fine qui lui plaisait ici. Quand elle se faisait trop perçante, il y avait les
grands magasins, les musées, les cafés, le métro. Tout est facile à Paris. Rien n'y est jamais pareil à soi-même. Il y a des rues, des boulevards, où l'on s'amuse autant à passer la centième fois que la première. Et puis ne pas être à la merci du mauvais temps...

10 Par exemple l'Étoile... Marcher autour de l'Étoile, prendre une avenue au hasard, et se trouver sans avoir vraiment choisi dans un monde absolument différent de celui où s'enfonce l'avenue suivante... C'était vraiment comme broder, ces promenades-là... Seulement quand on brode, on suit un dessin tout fait, connu, une fleur, un oiseau. Ici on ne pouvait jamais savoir d'avance si ce serait le paradis rêveur de l'avenue Friedland ou le grouillement voyou de l'avenue de Wagram ou cette campagne en dentelles de l'avenue du Bois². L'Étoile domine des mondes différents, comme des êtres vivants. Des mondes où s'enfoncent ses bras de lumière. Il y a la province de l'avenue Carnot et la majesté commerçante des Champs-Élysées. Il y a l'avenue Victor Hugo... Bérénice aimait,
15 d'une de ces avenues, dont elle oubliait toujours l'ordre de succession, se jeter dans une rue traversière et gagner l'avenue suivante, comme elle aurait quitté une reine pour une fille, un roman de chevalerie pour un conte de Maupassant. Chemins vivants qui menaient ainsi d'un domaine à l'autre de l'imagination, il plaisait à Bérénice que ces rues fussent aussi bien des morceaux d'une étrange et subite province ou les venelles vides dont les balcons semblent avoir pour grille des dessins compliqués des actions et obligations de leurs locataires, ou l'équivoque lacis
20 des hôtels et garnis, des bistrots, des femmes furtives, qui fait à deux pas des quartiers riches passer le frisson crapuleux des fils de famille et d'un peuple pervers. Brusquement la ville s'ouvrait sur une perspective, et Bérénice sortait de cet univers qui l'effrayait et l'attirait, pour voir au loin l'Arc de Triomphe et vers lui la tracée des arbres au pied proprement pris dans une grille. Que c'est beau, Paris ! Là même où les voies sont droites, et pures, que de tournants... Nulle part à la campagne, le paysage ne change si vite ; nulle part, même dans les Alpes ou sur les bords
25 de la mer, il n'y a de si forts aliments pour le rêve d'une jeune femme désœuvrée, et ravie de l'être, et libre, libre de penser à sa guise, sans se surveiller, sans craindre de trahir sur son visage le fond de son cœur, de laisser échapper une phrase qu'elle regretterait parce qu'elle aurait fait du mal à quelqu'un...

1. Cousins de Bérénice, chez qui elle habite. 2. Aujourd'hui avenue Foch.

Venelle : petite rue étroite.□

Obligations : placements financiers en bourse.□

Equivoque lacis des hôtels et garnis : l'expression désigne des quartiers mal fréquentés.□

Fils de famille : qui appartient à une famille riche, privilégiée.

Jacques Revel, français parti en stage à Bleston, ville imaginaire du Royaume Uni, supporte difficilement cette ville. Il prend peu à peu conscience du duel implacable qui l'oppose à la ville elle-même, qui va contrecarrer tous ses plans et ses projets. Il passe devant un grand magasin.

Il y a quatre jours, le 16 août, cette façade¹ en plein soleil, criant sa nouveauté, m'a fait presque oublier l'édifice déjà ancien² que j'avais l'intention de visiter encore une fois, où je ne suis entré que pour quelques instants sans pouvoir examiner quoi que ce soit avec attention, ni les mouches autour de la statue de la Vierge, ni le croisement des jubés³, ni la grande tortue-luth du chapiteau des chéloniens⁴, parce que je ne pouvais pas ne pas voir, au travers des hautes vitres blanches, cette énorme paroi de briques luisantes, cette preuve, hélas de la vitalité de cette ville mauvaise, ce grand changement fait pour condamner tout vrai changement, cette façade qui me déclarait :

« Jacques Revel qui veut ma mort, regarde ce nouveau visage de l'hydre⁵, comme il est fort, comme il sera difficile à abattre ; sur cette immense carapace, quelle brûlure minuscule provoquera tout ce que tu pourras rassembler de braise ! Je suis Bleston, Jacques Revel, je dure, je suis tenace ! et si quelques-unes de mes maisons s'écroulent, ne va pas croire pour autant que moi je tombe en ruines et que je suis prête à laisser la place à cette autre ville de tes faibles rêves, de tes rêves que moi j'ai réussi à rendre si minces, si obscurs, si dispersés, si balbutiants, si impuissants, à cette autre ville dont tu t'imaginais peut-être que cette charpente, si bien enrobée maintenant, annonçait l'approche en avril ; mes cellules se reproduisent, mes blessures se cicatrisent ; je ne change pas, je ne meurs pas, je dure, j'absorbe toute tentative dans ma permanence ; ce nouveau visage que je te montre, tu le vois bien, ce n'est pas vraiment un nouveau visage, ce n'est pas un visage du présent, ce n'est pas le premier symptôme de ma contamination par cette ville fantastique que l'on prétend m'opposer sans être capable de me la décrire, mais c'est le visage présent de cette ville non pas ancienne, mais vieille, que je demeure, de cette ville que certains disent condamnée ; regarde, Jacques Revel, rien ne m'a recouverte, rien ne m'a fait reculer, regarde comme je suis encore toute neuve, toi qui me hais si fortement, toi qui comptais sur ma décrépitude, qui supputais le temps de ma dégradation, de mon abdication, qui éparpillais mes cendres au vent dans tes rêves, tous tes calculs sont à refaire, ce n'est même pas à partir de maintenant, vois-tu, qu'il faut recommencer tes évaluations, simplement à partir du moment où je serai débarrassée de toi, petit rongeur, puisque ce grand magasin que tu contemples déjà, qui t'écrase déjà, qui t'engloutit, ne sera achevé qu'alors : cette ère dont tu voulais tant t'éloigner, elle n'a même pas encore fini de venir ; c'est sans espoir, Jacques Revel, toute la force est de mon côté, ne l'as-tu pas encore suffisamment éprouvé ?

1. Celle d'un grand magasin nouvellement construit. 2. La cathédrale de la ville de Bleston. 3. Tribune qui sépare le chœur de la nef dans une église. 4. L'un des chapiteaux (ce qui orne le haut d'un pilier) comporte des tortues, qui appartiennent à l'espèce des chéloniens. 5. Créature mythologique monstrueuse, dont les têtes repoussent lorsqu'on les coupe.

Honoré de Balzac, *Le Père Goriot* (1834)

Eugène de Rastignac est un jeune provincial venu à Paris pour y faire ses études. Il loge modestement dans la pension Vauquer, comme le père Goriot. Après sa première année d'études, il est retourné en province, dans sa famille, prendre des vacances, puis est de retour à Paris.

Eugène de Rastignac était revenu dans une disposition d'esprit que doivent avoir connu les jeunes gens supérieurs, ou ceux auxquels une position difficile communique momentanément les qualités des hommes d'élite. Pendant sa première année de séjour à Paris, le peu de travail que veulent les premiers grades à prendre dans la Faculté¹ l'avait laissé libre de goûter les délices visibles du Paris matériel. Un étudiant n'a pas trop de temps s'il veut connaître le répertoire de chaque théâtre, étudier les issues du labyrinthe parisien, savoir les usages, apprendre la langue et s'habituer aux plaisirs particuliers de la capitale ; fouiller les bons et les mauvais endroits, suivre les cours qui amusent, inventorier les richesses des musées. Un étudiant se passionne alors pour des niaiseries qui lui paraissent grandioses. Il a son grand homme, un professeur du Collège de France, payé pour se tenir à hauteur de son auditoire. Il rehausse sa cravate et se pose pour la femme des premières galeries de l'Opéra-Comique. Dans ces initiations successives, il se dépouille de son aubier², agrandit l'horizon de sa vie, et finit par concevoir la superposition des couches humaines qui composent la société. S'il a commencé par admirer les voitures au défilé des Champs-Élysées par un beau soleil, il arrive bientôt à les envier. Eugène avait subi cet apprentissage à son insu, quand il partit en vacances, après avoir été reçu bachelier ès-Lettres et bachelier en Droit. Ses illusions d'enfance, ses idées de province avaient disparu. Son intelligence modifiée, son ambition exaltée lui firent voir juste au milieu du manoir paternel, au sein de la famille. Son père, sa mère, ses deux frères, ses deux sœurs, et une tante dont la fortune consistait en pensions, vivaient sur la petite terre des Rastignac. Ce domaine d'un revenu d'environ trois mille francs était soumis à l'incertitude qui régit le produit tout industriel de la vigne, et néanmoins il fallait en extraire chaque année douze cents francs pour lui. L'aspect de cette constante détresse qui lui était généreusement cachée, la comparaison qu'il fut forcé d'établir entre ses sœurs, qui lui semblaient si belles dans son enfance, et les femmes de Paris, qui lui avaient réalisé le type d'une beauté rêvée, l'avenir incertain de cette nombreuse famille qui reposait sur lui, la parcimonieuse attention avec laquelle il vit serrer les plus minces productions, la boisson faite pour sa famille avec les marcs³ du pressoir, enfin une foule de circonstances inutiles à consigner ici décuplèrent son désir de parvenir et lui donnèrent soif des distinctions.

Notes : 1. « les grades à prendre dans la Faculté » : les premiers examens des études. 2. « aubier » : partie tendre qui se forme chaque année entre le bois dur et l'écorce d'un arbre. 3. « marcs » : résidus du raisin pressé.

Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit* (1932)

Après avoir participé à la première guerre mondiale et avoir émigré en Afrique, Bardamu vient d'arriver à New York.

Comme si j'avais su où j'allais, j'ai eu l'air de choisir encore et j'ai changé de route, j'ai pris sur ma droite une autre rue, mieux éclairée, « Broadway¹ » qu'elle s'appelait. Le nom je l'ai lu sur une plaque. Bien au-dessus des derniers étages, en haut, restait du jour avec des mouettes et des morceaux du ciel. Nous, on avançait dans la lueur d'en bas, malade comme celle de la forêt et si grise que la rue en était pleine comme un gros mélange de coton sale.

C'était comme une plaie triste la rue qui n'en finissait plus, avec nous au fond, nous autres, d'un bord à l'autre, d'une peine à l'autre, vers le bout qu'on ne voit jamais, le bout de toutes les rues du monde.

Les voitures ne passaient pas, rien que des gens et des gens encore.

C'était le quartier précieux, qu'on m'a expliqué plus tard, le quartier pour l'or : Manhattan. On n'y entre qu'à pied, comme à l'église. C'est le beau cœur en Banque du monde d'aujourd'hui. Il y en a pourtant qui crachent par terre en passant. Faut être osé.

C'est un quartier qu'en est rempli d'or, un vrai miracle, et même qu'on peut l'entendre le miracle à travers les portes avec son bruit de dollars qu'on froisse, lui toujours trop léger, le Dollar, un vrai Saint-Esprit², plus précieux que du sang.

J'ai eu tout de même le temps d'aller les voir et même je suis entré pour leur parler à ces employés qui gardaient les espèces. Ils sont tristes et mal payés.

Quand les fidèles entrent dans leur Banque, faut pas croire qu'ils peuvent se servir comme ça selon leur caprice. Pas du tout. Ils parlent à Dollar en lui murmurant des choses à travers un petit grillage, ils se confessent quoi. Pas beaucoup de bruit, des lampes bien douces, un tout minuscule guichet entre de hautes arches, c'est tout.

1. Broadway est un des principaux axes nord-sud de Manhattan, le quartier central de New York. 2. Le Saint-Esprit (ou Esprit-Saint) est, pour les chrétiens, l'Esprit de Dieu.

Marguerite Duras, *Un Barrage contre le Pacifique*, 1950

Dans les années 1920, une mère, ses deux enfants, adolescents, Joseph et Suzanne, colons en Indochine française (L'Indochine est alors encore une colonie française et n'est pas encore indépendante), sont confrontés à la misère ; l'administration française leur a en effet accordé des terres impropres à la culture. Dans la seconde partie de l'œuvre, la mère et ses deux enfants ont quitté la province pour passer quelques jours dans la grande ville. Ils logent à l'Hôtel Central, dans le quartier intermédiaire entre les hauts quartiers (blancs, riches) et le quartier des indigènes, et où habitent les blancs qui n'ont pas fait fortune et appartiennent donc aux basses classes. Suzanne, désœuvrée, a été encouragée par Carmen, gérante de l'hôtel, à sortir et à prendre davantage soin d'elle-même que ne le font sa mère et Joseph. Carmen l'a aidée à se choisir une robe et à se faire jolie. Suzanne se promène donc pour la première fois dans la grande ville coloniale, et découvre le haut quartier : ses rues, ses habitants, ses trafics, ses lieux de loisirs.

Elle n'avait pas imaginé que ce devait être un jour qui compterait dans sa vie que celui où, pour la première fois, seule, à dix-sept ans, elle irait à la découverte d'une grande ville coloniale. Elle ne savait pas qu'un ordre rigoureux y règne et que les catégories de ses habitants y sont tellement différenciées qu'on est perdu si l'on n'arrive pas à se retrouver dans l'une d'elles.

5 Suzanne s'appliquait à marcher avec naturel. Il était cinq heures. Il faisait encore chaud mais déjà la torpeur de l'après-midi était passée. Les rues, peu à peu, s'emplissaient de blancs reposés par la sieste et rafraîchis par la douche du soir. On la regardait. On se retournait, on souriait. Aucune jeune fille blanche de son âge ne marchait seule dans les rues du haut quartier. Celles qu'on rencontrait passaient en bande, en robe de sport. Certaines, une raquette de tennis sous le bras. Elles se retournaient. On se retournait. En se retournant, on souriait. « D'où sort-elle
10 cette malheureuse égarée sur nos trottoirs ? » Même les femmes étaient rarement seules. Elles marchaient en groupe. Suzanne les croisait. Les groupes étaient tous environnés du parfum des cigarettes américaines, des odeurs fraîches de l'argent. Elle trouvait toutes les femmes belles, et que leur élégance estivale était une insulte à tout ce qui n'était pas elles. Surtout elles marchaient comme des reines, parlaient, riaient, faisaient des gestes en accord absolu avec le mouvement général, qui était celui d'une aisance à vivre extraordinaire. C'était venu insensiblement, depuis qu'elle
15 s'était engagée dans l'avenue qui allait de la ligne du tram au centre du haut quartier, puis cela s'était confirmé, cela avait augmenté jusqu'à devenir, comme elle atteignait le centre du haut quartier, une impardonnable réalité : elle était ridicule et cela se voyait. Carmen avait tort. Il n'était pas donné à tout le monde de marcher dans ces rues, sur ces trottoirs, parmi ces seigneurs et ces enfants de rois. Tout le monde ne disposait pas des mêmes facultés de se mouvoir. Eux avaient l'air d'aller vers un but précis, dans un décor familier et parmi des semblables. Elle, Suzanne,
20 n'avait aucun but, aucun semblable, et ne s'était jamais trouvée sur ce théâtre.

Elle essaya en vain de penser à autre chose. On la remarquait toujours.

Plus on la remarquait, plus elle se persuadait qu'elle était scandaleuse, un objet de laideur et de bêtise intégrales. Il avait suffi qu'un seul commence à la remarquer, aussitôt cela s'était répandu comme la foudre. Tous ceux qu'elle croisait maintenant semblaient être avertis, la ville entière était avertie et elle n'y pouvait rien, elle ne pouvait
25 que continuer à avancer, complètement cernée, condamnée à aller au-devant de ces regards braqués sur elle, toujours relayés par de nouveaux regards, au-devant des rires qui grandissaient, lui passaient de côté, l'éclaboussaient encore par derrière. Elle n'en tombait pas morte mais elle marchait au bord du trottoir et aurait voulu tomber morte et couler dans le caniveau. Sa honte se dépassait toujours. Elle se haïssait, haïssait tout, se fuyait, aurait voulu fuir tout, se défaire de tout. De la robe que Carmen lui avait prêtée, où de larges fleurs bleues s'étaient étalées, cette robe
30 d'Hôtel Central, trop courte, trop étroite. De ce chapeau de paille, personne n'en avait un comme ça. De ces cheveux, personne n'en portait comme ça. Mais ce n'était rien. C'était elle, elle qui était méprisable des pieds à la tête.

J.M.G. Le Clézio : *Désert* (1980)

Lalla, née dans le désert, a vécu une enfance heureuse dans le bidonville d'une grande cité marocaine. Adolescente, elle est obligée de fuir et se rend à Marseille. Elle y découvre la misère et la faim, « la vie chez les esclaves ».

Lalla continue à marcher, en respirant avec peine. La sueur coule toujours sur son front, le long de son dos, mouille ses reins, pique ses aisselles. Il n'y a personne dans les rues à cette heure-là, seulement quelques chiens au poil hérissé, qui rongent leurs os en grognant. Les fenêtres au ras du sol sont fermées par des grillages, des barreaux. Plus haut, les volets sont tirés, les maisons semblent abandonnées. Il y a un froid de mort qui sort des bouches des soupirails, des caves, des fenêtres noires. C'est comme une haleine de mort qui souffle le long des rues, qui emplit les recoins pourris au bas des murs. Où aller ? Lalla avance lentement de nouveau, elle tourne encore une fois à droite, vers le mur de la vieille maison. Lalla a toujours un peu peur, quand elle voit ces grandes fenêtres garnies de barreaux, parce qu'elle croit que c'est une prison où les gens sont morts autrefois ; on dit même que la nuit, parfois, on entend les gémissements des prisonniers derrière les barreaux des fenêtres. Elle descend maintenant le long de la rue des Pistoles, toujours déserte, et par la traverse de la Charité, pour voir, à travers le portail de pierre grise, l'étrange dôme rose qu'elle aime bien. Certains jours elle s'assoit sur le seuil d'une maison, et elle reste là à regarder très longtemps le dôme qui ressemble à un nuage, et elle oublie tout, jusqu'à ce qu'une femme vienne lui demander ce qu'elle fait là et l'oblige à s'en aller.

Mais aujourd'hui, même le dôme rose lui fait peur, comme s'il y avait une menace derrière ses fenêtres étroites, ou comme si c'était un tombeau. Sans se retourner, elle s'en va vite, elle redescend vers la mer, le long des rues silencieuses.